

COCKPIT CRITIQUE CLUB

CEUX QUI VONT PAR LES ÉTRANGES TERRES LES ÉTRANGES AVENTURES QUÉRANT de Claude Favre, Éditions Lanskine, 2022

N'imagine. La formule revient, lancinante, un refrain, un rythme, qui persiste au-delà de la lecture, du cortège si poreusement orchestré par Claude Favre des chevaliers errants d'aujourd'hui:

*Ceux qui vont par les étranges terres
les étranges aventures quérant*

Les errants, les fuyants, les perdus, les chassés, les exilés, les périlleux, les rebelles, les pas pareils, les non vus.
Ils ont nom parfois caravane.

N'imagine. Imaginer, faire apparaître en soi des images, le n qui précède le verbe ici n'est pas négation, plutôt accentuation, insistance, comme quand on dit « il y en a plus que tu n'imagines », Un n qui fait hésiter, comme tout ce qui dans ce livre déambule, en équilibre précaire, flammes qui vacillent.

Ceux qui de vergogneuse langue désertent les droites routes

N'imagine, puis tout au long du livre d'autres injonctions ou questions sans point d'interrogation, d'autres formules pour te faire marquer l'arrêt, lecteur, semblable, frère ou sœur, pour que tu considères, et que tu te remettes en route.

Te souviens-tu de ces mots qu'on n'entend plus de quel oublié.

Qu'est-ce que vous dites

Qu'est-ce que vous faites

On marche, marche, dans les savanes marche, dans les déserts, marche dans les forêts marche.

Une langue nourrie de langues anciennes, d'ombres des chevaliers du temps passé qui prêtent ici leur quête, leurs forêts, leurs landes, leurs traces, pistes fantômes, gloires et aventures.

Nous les suivons, la conteuse nous entraîne. Sa voix. Cette histoire ce n'est pas la vôtre et pourtant c'est la vôtre.

Comment dire? Comment dire le dernier livre de Claude Favre qui dit dans une langue qui est la vôtre et la mienne et qui est aussi une autre langue, une langue spéciale, spécialement forgée dans le minerai de la langue que nous partageons. C'est une langue ambulante, bringuebalée, secouée, qui encaisse chaque cahot du chemin tant elle est ductile, une langue faite d'un matériau rare, du chemin tortueux sur lequel avancent celles et eux que Claude fait défiler sous nos yeux de lecteurs.

Nous les connaissons sans les connaître, nous les avons déjà vus même si le jargon que n'utilise pas Claude Favre les dit « invisibilisés ». Ce pourrait être dans un film de Bergman. On serait les privilégiés, ceux à qui la vie jusqu'alors a souri, arrêtés sur le bord de la route pour voir passer l'étonnante procession de tous ceux que Claude a mis dans son histoire. Ce pourrait être aussi un tableau de Brueghel ou une gravure de Jacques Callot, là où on prend soin non pas de figurer mais de peindre chacun, chaque pauvre humain au bord de se confondre avec d'autres. Nous suivrions nous aussi la montée au calvaire et tous nous nous regarderions au long du chemin. On ne parle pas beaucoup de soi chez les pauvres. On garde les noms, on garde les mots, dans les masses d'ombres, lèvres cousues.

Quelque part, quelqu'un dit Henri Michaux. Quelque part quelqu'un se tait et il, elle, se retrouve là, placée par la poète, à côté de toi. C'est sa force, à ce il ou ce elle, de se taire quand tout le monde commente ou plaint. Quelque part quelqu'une décide de dire tous ceux-là – ceux qui meurent sales sur des cartons à même le sol glacé d'une usine désaffectée.

C'est la tâche de Claude Favre depuis des années de mâcher les mots, de chantourner la syntaxe comme un artisan qui cherche la juste forme fragile, qui puise dans l'expérience de sa propre existence pour transmuter, offrir aux dépourvus les mots magnifiques et montrer aux chanceux la splendeur des oubliés, meurtris, les effacés, les valises crevées, les bouches chaos... Les pays de rêve. L'odeur du sang. Offrir comme d'autres avant elle – comme Corbière ou Agee, ou Genet, Catherine Guérard... – une langue qui n'est pas celle du « parler de » ou du « parler à la place de ».

Dire les mots, imagine dire les mots de ceux qui s'arrachent, des marécages, la force des forces, n'attaquent, les espoirs, ne font mal aux autres mais s'arrachent, des mélancolies.

Imagine, tu te souviendrais.

Christine Lapostolle

#jeveuxquemapoesiepuisseetreueparunejeunefillede14ans